

Les automates

Matthieu Baumier

Numéro 81, printemps 1999

Passages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13567ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Baumier, M. (1999). Les automates. *Moebius*, (81), 9–15.

MATTHIEU BAUMIER

Les automates

— Tout a commencé par un cri, un cri poussé au creux des âmes de la nuit. Un cri... Une expression de souffrance, mêlée de joie et de plaisir... devrais-je dire!

Pour autant que je m'en souviennne, Alexander Syme commença son histoire par ces mots. Sa voix était tremblante. Il régnait une étrange atmosphère. Nous conversions au coin de l'âtre, réchauffés par les ondulations de flammes rouges, qui attaquaient les brindilles de bois sec ramassées dans la forêt environnante. Alexander Syme approchait des soixante-dix ans. C'était un fort bel homme, n'en déplaise à son âge. J'ignorais tout de sa vie — de sa vie intime, j'entends — jusqu'à ce soir-là, mais je sentais confusément que son ton était celui des confidences, de l'âme en peine, de la confession même. Le ton d'une âme gonflée du désespoir qu'elle choisit de dire, de dire enfin.

Aujourd'hui... Hum! Maintenant que les années ont passé... Que Syme est mort... Maintenant... Après son enterrement... Après cette pluie... Le choc de la bière qui racle les fondations de la tombe... J'ai du mal à discerner le vrai du faux, à croire ce qu'il osa me raconter cette nuit-là.

À l'époque, je n'étais pas encore connu. Je n'étais qu'un médiocre journaliste. Quelques articles dans des quotidiens à faible tirage, des piges, une chronique dans le journal local... Des poèmes, aussi. Au fond d'un tiroir. Quelques mauvais romans à jamais inachevés. Je n'étais rien; je me croyais sublime! Mes écrits étaient plutôt rares, leur publication incertaine et confidentielle... Je les imaginais brillants, novateurs, aptes à renouveler l'alchimie des encriers. Je me voyais adulé. Tout cela n'était rien de moins que les symptômes des

faibles traces d'un écrivillon sans importance, d'un homme à l'ego démesuré. L'ego souffre quand les illusions s'évanouissent.

Aujourd'hui, je peux me permettre d'écrire sans crainte une histoire véritable, une histoire en partie autobiographique – pas directement autobiographique puisque je ne suis que le détenteur des dires d'un autre. Je suis un auteur de fictions et cette histoire sera reçue comme telle, comme une œuvre issue d'un imaginaire délabré, même si je prends la peine d'expliquer le contraire. Tant pis!

L'encre ne déverse pas des lignes, elle dévergonde le désespoir intérieur. C'était cela, Alexander Syme. Un être désespéré. Décharné. Dès qu'il m'a adressé la parole, j'ai aperçu l'immonde souffrance du bleu de ses yeux. En ce temps-là, il n'était pas encore oublié de tous, juste bon à crever dans l'anonymat, à être enterré par un collègue écrivain dans un sombre cimetière de province, un après-midi de pluie, ténébreux, à l'ombre d'un soleil automnal. Non, à l'époque, Alexander Syme était encore la coqueluche d'une certaine presse: celle qui fabrique ou détruit les réputations au gré des courants de la masse imbécile, sur la base d'un seul mot; un mot unique, comme celui qu'écrivait le rabbin en élevant le golem à la vie... Comme celui qu'il effaçait pour le réduire en glaise! Cette presse donnait naissance ou reléguait au purgatoire des noms, sans se soucier le moins du monde des ombres d'hommes qui se cachaient derrière.

J'avais rencontré Alexander Syme lors d'un échange de questions-réponses demandé par le rédacteur en chef du journal local. Nous parlions de lui, de ses écrits, du succès qu'il remportait auprès des lectrices fortunées, de son inaptitude à toucher le cœur du peuple... Il tenait son rôle depuis quelques minutes quand il explosa de colère contenue.

— Putain! Merde! Ce n'est que de la fiente tout ça! Vous venez... Vous croyez rencontrer un écrivain! Que pensez-vous? Si j'étais écrivain, j'aurais une œuvre! Je n'écris et n'écrirai que des romans de chiotte, des trucs débiles pour pimbêches à caniches bien peignés!

Je ne suis rien... Que peut-on dire du rien? Si ce n'est l'oubli...

Ses paroles m'avaient frappé. Alexander Syme avait raison. Il était pleinement conscient de son absence de réalité. L'apparence... L'apparence faisait de lui un auteur réputé. Il est mort. Disparu. Avec ses livres et ses lectrices. Pourtant, mon ami – car nous sommes devenus des amis – expirait l'immensité de toutes les souffrances humaines: sa peau grelottait de remords, du remords d'avoir aimé, d'avoir tué.

Tandis que le feu continuait de s'étirer dans la cheminée, je compris que je devais me taire. Nous avions évoqué de nombreuses choses les jours précédents, depuis que je m'étais installé chez lui. Nous avions discuté d'art, de littérature, de lui, un peu, de moi, trop, de sa collection d'automates, aussi. J'avais découvert une partie ignorée de sa personnalité. Alexander m'avait conduit au premier étage de son manoir; la poussière recouvrait tout, autant le plancher que les murs. Mais ce n'était rien au vu de la chambre dans laquelle il me convia à entrer. Il avait les yeux débordants de larmes, de vieilles larmes. De ces larmes qui ne s'évaporent pas à temps, attendent pour ensuite s'écouler dans une douleur torrentielle. Je n'oublierai jamais ce détail, cette rosée qui brillait le long de ses pupilles. C'était la rosée vitale de l'homme mûr, celui qui supplie afin d'obtenir l'extrême-onction. C'était l'annonce de la mort. Mais Alexander n'était pas croyant; je n'étais pas prêtre. Il me demanda de le suivre: je demeurai silencieux tandis que nous arpenions la vaste chambre, une pièce dont la superficie devait égaler celle du modeste appartement que j'occupais alors. Il regardait droit devant lui, les yeux comme atrophiés. Autour de nous, l'atmosphère était celle d'un rêve étrange: la pièce était jonchée d'automates inanimés. Les objets gisaient à même le plancher, telles des figures cadavériques, ou entassés contre les murs; les toiles d'araignées donnaient à ces êtres de bois, de terre et de porcelaine de vagues tissus de vie. Il semblait que ces automates s'apprêtaient à rendre un dernier rôle, comme après une épidémie. Un cataclysme. Parvenu

au centre de la chambre, Alexander Syme tendit le bras, sans proférer un mot, pour attirer mon attention sur une scène ancienne. Ce fut l'unique geste par lequel il manifesta une conscience de ma présence auprès de lui. Le bras en avant, Alexander ne contenait plus ses larmes, il sanglotait comme l'enfant tranquillement assis devant les corps broyés de ses parents. Après l'accident. La scène était composée de quatre automates, des figures sublimes, de véritables œuvres d'art. La poussière les recouvrait mais ne les vieillissait guère. Ils se tenaient au cœur d'un mobilier dix-neuvième et étaient vêtus à l'ancienne. Il n'y avait pas de mur autour d'eux mais on avait la sensation qu'ils évoluaient dans un salon: une porte, fixée à même le sol, en formait l'entrée. Ce devait être l'ultime mise en scène produite par le délire d'Alexander Syme, le roman qu'il n'avait pas su écrire. Il y avait là une cheminée, une table basse sur laquelle étaient posés des tasses, une théière, une boîte de cigares, divers livres et journaux. Au milieu de ce fatras trônait un fauteuil vide. J'eus une sensation de malaise; un drame s'était noué en ce lieu, je le sentais, et ce fauteuil en était le point d'orgue. Ce fauteuil était vide en apparence mais je compris combien il remplissait l'âme bouleversée d'Alexander. Les quatre automates avaient chacun une fonction bien déterminée: deux jeunes femmes se tenaient sur le côté et paraissaient discuter de manière très animée. Peut-être évoquaient-elles un secret... Une autre femme était en train de se pencher, comme pour saisir la théière et verser du thé dans les tasses. Elle était d'une surprenante sensualité malgré les rides provoquées par les grains de poussière; son visage demeurait tourné vers le fauteuil vide, et ce visage exprimait une passion échevelée, un sentiment inhumain, l'amour flottant dans les limbes de l'irréel, l'amour d'après la vie. Cette femme aimait. Elle aimait à en mourir. Mais le fauteuil était vide; l'amant était absent. Pourtant, elle voyait, elle, l'homme assis dans le fauteuil, l'être invisible aux yeux de ceux qui sont animés de chair et de sang. Les trois femmes étaient à ce point insouciantes qu'elles n'entendaient pas la porte s'ouvrir sur le dernier automate de la mise en scène. Le mari.

Le mari jaloux revenait, le visage boursoufflé de haine et de douleur, les yeux gonflés d'angoisse, les cheveux ébouriffés par le sommeil agité d'un long voyage sur les cahots d'une route de campagne. Il venait pour tuer. Tuer et sauver l'honneur perdu. Ce n'était pas un visage, c'était le fond de son âme qui regardait le poignard fermement tenu par sa main. Je compris intuitivement que cet homme, cet automate, était Alexander.

Quand il referma la porte de la chambre, ses yeux étaient secs. Plus un trait de son visage ne bougeait. Il semblait calme, même s'il n'en était rien. Il paraissait froid et posé. Pourtant, je devinai en lui l'issue proche d'une guerre violente. Il était comme une digue prête à céder sous le poids des flots tumultueux. Nous sommes descendus, doucement. Ensuite, Alexander nous a servi deux cordiaux avant de s'accouder contre la cheminée; il ne me regardait pas. Il parlait. Il s'ouvrait à moi comme si je n'étais pas là.

— Tout a commencé par un cri, un cri poussé au creux des âmes de la nuit. Un cri... Une expression de souffrance mêlée de joie et de plaisir... devrais-je dire!

Le timbre de sa voix était d'une froideur religieuse. Il donnait l'impression de raconter une histoire, de développer la trame d'un de ses romans, un de ces romans jamais écrits.

— Autrefois, j'étais un homme marié. Cendrin... C'était une femme jeune, bien plus jeune que moi. Elle avait... une gaieté... une spontanéité... Comme la Foi... C'est cela... Cette Foi des temps primitifs qu'il est vain de souhaiter ressentir aujourd'hui. Elle s'ennuyait au manoir. Elle voulait voir du monde, des amis... Je n'aimais pas recevoir... Cendrin... Elle aimait mes automates. Quand des invités venaient, elle me demandait d'inventer de nouvelles mises en scène, comme celle que tu as vue. C'est arrivé pendant un week-end... Le quatre mai... C'était son anniversaire. Des amis étaient venus. Un jeune journaliste, aussi. La journée a été agréable...

Alexander Syme parla une bonne partie de la nuit. En fin d'après-midi avait eu lieu le clou de cette réunion. Tous l'avaient suivi jusqu'à la chambre des

automates. La pièce était illuminée, les personnages animés. Alexander Syme avait décidé de représenter une scène biblique dont il appréciait la parabole, celle du Jugement de Salomon. La scène avait fait une forte impression sur tous les invités, et ils en avaient longuement discuté tout au long de la soirée. C'étaient des propos enflammés sur le sens de la parabole, sur l'amour maternel, sur le sentiment d'amour tout court... Alexander en avait ressenti une fierté telle qu'il s'était mis en tête de monter une nouvelle scène dès que ses amis seraient partis se coucher. Une représentation dont il voulait faire la surprise à ses invités, à Cendrin aussi. À Cendrin, surtout.

Seul, dans la chambre aux automates, Alexander travailla plusieurs heures. Si bien qu'une fois l'idée couchée sur papier, il n'eut plus le courage de déplacer et d'habiller ses personnages. Il s'étira, se frotta les yeux, se leva de son bureau et décida d'aller se coucher. L'aurore pointait le bout de son nez à la fenêtre. Cendrin devait dormir profondément; il n'irait pas la déranger. Ils faisaient chambre à part, et depuis leur nuit de noces, l'habitude s'était installée: c'était la jeune femme qui décidait du rythme de leurs rencontres, des rencontres de plus en plus rares, espacées et expédiées. Syme traversa le couloir du premier étage à pas feutrés: sa chambre était de l'autre côté du manoir. Ce fut en passant devant celle de Cendrin qu'il entendit le cri... Le cri... Les rires de joie et de plaisir... Une fureur meurtrière monta du fond de ses veines.

— Après... Après, je suis allé devant la porte de la chambre du journaliste... Je n'ai pas frappé, je suis entré. Il n'était pas là; le lit n'était pas défait. Ensuite... J'étais comme un automate... Je suis revenu dans la chambre que nous avons visitée tout à l'heure... J'ai déchiré les croquis... J'ai organisé une autre mise en scène... Celle qui est encore là.

Le lendemain matin, les traits tirés, les yeux gonflés, Alexander Syme a pris son petit-déjeuner en compagnie de ses invités, un repas où resplendissaient les plaisirs de la nuit sous les paupières des deux amants. Soudain, Alexander convia ses amis à une visite-sur-

prise, déclenchant l'enthousiasme. Il les conduisit au premier, leur promettant une scène vivante.

— J'ai demandé à la cantonade s'il y avait un volontaire pour jouer un rôle. Comme je m'y attendais, le journaliste a sauté sur l'occasion... Pour les beaux yeux clairs de Cendrin.

Les automates étaient disposés depuis l'aube. Le journaliste suivit les indications d'Alexander Syme et s'installa dans le fauteuil. Les deux jeunes femmes discutèrent, l'automate représentant Cendrin et sa bouleversante sensualité servit le thé, l'homme jaloux pénétra dans la pièce, avança jusqu'au fauteuil et, avant que le jeune homme pût faire un geste, le poignarda à plusieurs reprises. Cendrin s'écroula, les genoux à terre, tandis qu'Alexander Syme éclatait de rire.